

L'INCROYABLE CONDUITE

EMMA BECKER



“De la littérature
pure.”

Jérôme Garcin, *L'Obs*



“Un codex
néoféministe.”

Claude Arnaud, *Le Point*

L'inconduite

DE LA MÊME AUTEURE

Mr., Denoël, 2011 ; J'ai lu, 2020.

Alice, Denoël, 2015 ; J'ai lu, 2022.

La Maison, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020.

Odile l'été, Julliard, 2023.

EMMA BECKER

L'inconduite

ROMAN



Même si certains traits de caractère des personnages ou
certaines situations peuvent s'inspirer du réel,
ce récit est une pure fiction.

© Éditions Albin Michel, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Louis Joseph Thornton – pour de vrai, cette fois.

*À Julien Dufresne-Lamy,
le meilleur ami que j'aie jamais eu.*

« Les autres sont adorables avec moi, mais moi je ne suis pas vraiment ici, je suis avec l'autre qui n'est pas là, je m'absente pour retrouver l'absent. S'il était là, je serais sans doute nulle part. »

Hervé GUIBERT, *Fou de Vincent*

La jeune femme remonte sa rue. Sort les clés de sa poche. Se renifle sous les bras pour y détecter l'odeur de l'autre, comme si elle pouvait y changer quoi que ce soit. Il n'y a pas si longtemps, l'odeur des autres c'était son bleu de travail, elle y aurait aussi peu songé qu'un ouvrier songerait à balayer le plâtre de ses chaussures avant de rentrer chez sa femme. Mais ça fait quelques semaines déjà que les temps ont changé.

L'appartement est calme, si ce n'est le Petit qui pleure, pleure, à fendre l'âme. On n'a pas encore trouvé mieux que cette mélopée pour recouvrer la raison. Brusquement tout souci annexe disparaît : l'attrait des autres, le pinçon de la culpabilité, la tête fendue en deux, écartelée entre un homme et la multitude de ses semblables... Le Petit pleure, et on n'a plus d'autre nom que maman, plus d'autre fonction que d'être là.

Lenny s'avance dans le couloir, visiblement désolé.

« J'ai essayé de le rendormir, mais il s'est mis à crier encore plus fort.

— Oh mais qu'est-ce qu'il a, ce petit chou ? » je gazouille d'une voix qui me paraît contrefaite, de celle que j'étais il y a encore dix minutes.

La mère en moi se venge d'avoir été, deux heures durant et dans le secret le plus total, une femme libre. C'est la première fois depuis la naissance d'Isidore que je m'autorise à sortir, et Isidore, qui dort d'une traite de huit à huit, a choisi ce soir-là pour décider que je lui manque. Si ma mère était là, et que je l'avais mise au courant de ma soirée, elle dirait que ce n'est pas un hasard, que les bébés ont un sixième sens, notamment pour deviner lorsque quelque chose se trame qui pourrait mettre en danger la paisible cellule familiale. Isidore a senti que j'étais en train de déconner. Que pendant ces deux heures, ni Lenny ni lui n'ont existé. Dans son sommeil il a perçu que cette corde invisible qui le relie à moi, six mois après son arrivée au monde, ne vibrait plus avec la même constance. Lenny, lui, ne me demande aucune justification. Mais cette petite chose rose, encore loin de pouvoir dire maman, qui se calme lentement dans mes bras sans s'affoler de l'odeur étrangère, braque sur moi des yeux mouillés où je crois reconnaître un message codé : *Je ne sais pas où tu étais, mais je t'ai sentie très loin, et ça m'a fait peur.*

« J'étais juste à côté, au parc », je chuchote dans la chambre sombre où Isidore et moi bâtissons chaque soir notre ersatz de poche amniotique.

Mais j'étais effectivement très loin, et ça m'a fait peur aussi.

« Je t'aime, mon chat », je répète, avec délectation, avec emportement.

On ne dit jamais je t'aime à son enfant comme après l'avoir un peu oublié.

Il m'aura fallu longtemps, quelques années, pour réaliser que sans enfant pour me tirer sans arrêt de ses bras, je n'aurais pas aimé Victor avec une telle frénésie. Deux ans et demi dans un bordel berlinois y ont contribué, certes, mais pas autant que l'obligation de rentrer chez moi et de faire semblant que rien ne se passait dans ma vie – rien d'autre qu'Isidore. Je crois qu'au début, je voulais écrire là-dessus, sur le déchirement que c'est d'être mère et de n'être pas comblée pour autant. Ça me prend là, tout de suite, ce soir, un soir ensoleillé de mai 2021, je réalise que j'aimerais bien mieux considérer mon fils comme le catalyseur d'une période flamboyante et tragique de mon existence. Par lâcheté, peut-être, parce qu'il finira bien par lire ce livre, et qu'à l'âge où il le fera, il ne comprendra pas encore la complexité des êtres humains. Il lira que je me sentais empêchée, il m'en voudra pour le restant de mes jours. Ce que je voudrais que mon fils

comprenne, c'est que j'ai essayé de me distraire de la place immense qu'il prenait en moi en y bourrant tout un tas de mecs qui me faisaient me sentir vivante – c'est-à-dire en danger.

Ceci n'est pas un livre pour lui. Pourtant il s'y trouve à chaque page – dans l'envie que j'ai de partir de la maison, dans le choix que je fais d'y revenir. J'ai pensé, à un moment, écrire ce livre avec sa voix, la voix d'un gamin qui essaie de comprendre une mère incompréhensible, contradictoire, oppressée par ses obligations et toujours à la recherche d'un *high* quelconque. Mais j'ai dans l'idée qu'il me comprendra toujours mieux que je me comprends moi-même, et j'ai préféré garder ma voix parce qu'il la connaît. Cette voix qui lui lit des histoires le soir et qui lui dit *Je t'aime*, c'est la même voix que celle qui a susurré *Je t'aime* à l'oreille d'un tas de gars différents, pour voir quand elle sonnait le plus juste.

Durant les quatre ans où j'ai vécu chez mes grands-parents, histoire de faire semblant que j'allais à la Sorbonne, je me suis disputée maintes fois avec eux, toujours sous des prétextes mesquins : je ne rentrais pas dîner et c'était encore trop d'effort de prévenir, je ne rangeais pas mes affaires, je séchais les cours, je fumais dans ma chambre, j'étais égoïste... Le fin fond du problème, c'est que je m'intéressais trop aux hommes pour faire quoi que ce soit d'autre, mais jamais mon grand-père n'aurait osé le formuler ainsi. Un matin où je suis rentrée échevelée de chez Joseph, à l'heure où j'aurais dû assister à un cours de littérature contemporaine, Papounet avait éclaté : « C'est sûr que c'est plus facile de sucer des bites que de ranger sa chambre ! »

Ça avait fait beaucoup plus de bruit que les assiettes qu'il jetait parfois au sol, excédé par ma grand-mère, et plus de bruit que la paire

de claques qu'il ne m'a, contre toute attente, jamais mise.

J'aurais dû me taire, considérer qu'il en était arrivé là par ma faute et descendre passer un coup d'aspirateur, mais ces mots dans sa bouche m'avaient assommée au point que pour ne pas me mettre à pleurer d'humiliation j'avais éclaté d'un rire mauvais : « Ça, c'est ce que tu penses... ! »

Oh, je m'étais trouvée très maligne. Papounet s'étant éloigné en grommelant, je m'étais dit que j'avais gagné. En vrai je m'étais sentie sale, c'est toujours le cas lorsque j'y repense, et je crois que j'ai mis quatre ans à écrire *La Maison* parce que j'étais terrifiée qu'en me lisant il repense à cette dispute et se dise que j'avais choisi cette carrière pour l'emmerder, pour lui prouver que j'avais raison : c'est plus dur de sucer des bites que de ranger sa chambre, la preuve, je me fais payer pour ça. J'avais bien plus peur de lui que de mon père, pourtant c'est toujours mon père dont je me sers comme obstacle, et c'est seulement maintenant que j'ose écrire que mon grand-père a eu le bon goût de mourir juste au moment où j'envoyais le manuscrit à mon agent et que ce dernier m'a dit oui, on publie, on y va. Je ne sais pas comment j'aurais fait s'il avait été là. On ne peut pas en déduire que je l'ai tué, mais on ne peut pas affirmer le contraire non plus.

Lorsqu'il est tombé malade, la première fois, mes sœurs, mon fils, mon manuscrit et moi sommes revenus de Berlin en quatrième

vitesse. Le livre s'appelait à l'époque *Étude d'un genre*, je trouvais la pirouette jolie, c'était un titre que je pouvais montrer à ma famille en donnant l'impression que j'avais, d'une façon ou d'une autre, continué mes études.

Il nous a fallu longtemps pour saisir l'ampleur de la chose. La chaise roulante ne constituait pas un indice en soi, il pourrait toujours en sortir, et en attendant, on le promenait inlassablement dans la courette intérieure. Les quelques cerisiers en fleur avaient l'air d'échantillons prélevés au monde pour en donner aux patients un aperçu inoffensif. Ma sœur Madeleine devenait folle ; dans cet hôpital immense, moderne, il y avait en tout et pour tout quatre fauteuils roulants par étage. Aucun moyen de les localiser, car les inscriptions manuscrites étaient, peut-être à dessein, fantasmagoriques, illisibles, voire tout simplement erronées. Madeleine, qui est la personne la plus généreuse, la plus oublieuse d'elle-même que je connaisse, avait accroché sur son visage un sourire indéboulonnable, et tous les jours elle sillonnait les étages en quête du premier fauteuil libre, abandonné comme un caddie au hasard d'un couloir. Les infirmières nous déconseillaient d'emmener Papounet trop loin, mais ces mêmes infirmières l'avaient laissé tomber tête la première à la sortie de la douche, et un jour qu'elles avaient le dos tourné, Madeleine, ma mère, ma grand-mère, mon oncle et moi l'avons sorti de l'hôpital en cachette. À vingt mètres, le parc

Montsouris. C'était comme l'aider à s'évader de prison, et mon premier geste, dans la rue, a été de retirer l'épaisse couverture de ses jambes. Madeleine et moi riions de notre insubordination, tant nous était étrangère, je crois, l'idée qu'on puisse frissonner en une si radieuse journée de mars. Adieu, les arbres de l'hôpital, le soleil d'hôpital filtré par des vitres d'hôpital ! Bientôt il reviendrait à la maison, mais il était hors de question de le garder claquemuré, il fallait qu'il se remplume, qu'il respire le bon air du printemps, à la fin on ne savait plus trop si l'hôpital cherchait à le guérir ou à le tuer. Dans cette mutinerie contre le corps médical, dans l'euphorie malsaine qui précède les prises de conscience, Madeleine et moi poussions le fauteuil un peu vite, Mamounette derrière nous s'inquiétait des cahots, trottait à la hauteur de Papounet pour lui demander s'il avait froid, il ne faisait quand même pas si chaud, mince, et un rhume, c'était encore tout ce qui lui manquait, vraiment ça n'était pas raisonnable. Madeleine et moi roulions les yeux au ciel, Papounet se laissait faire. Nous parlions fort pour distraire l'attention de ma grand-mère, peut-être aussi pour ne pas laisser mon grand-père dire qu'il était fatigué. Cette balade de santé prenait des allures de gageure obscène. Dès que j'avais accordé à la nature en fleur un peu trop d'attention, je m'empressais de reporter mes yeux sur mon grand-père, je le regardais avec l'obstination des enfants à l'âge où la pensée magique les convainc que

tant qu'ils regarderont par la fenêtre, la neige n'arrêtera pas de tomber.

Je mentirais si je disais que j'ai beaucoup de souvenirs de nous au parc Montsouris, lorsque nous étions petites. À l'époque, le Luxembourg était beaucoup plus près de chez nous et c'est là que nous avons appris à faire du vélo, ramassé des kilos de marrons et inlassablement collecté les tours de manège gratuits en attrapant des anneaux avec un bâton de bois. Mais j'avais de Montsouris des réminiscences archaïques, implantées par les récits que ma mère et ses frères et sœurs m'avaient faits de ses allées fleuries, des fontaines dispersées çà et là. Des décennies plus tard, certains arbres, le dénivelé des chemins goudronnés emplissaient un coin de mon cœur qui appartenait à toute notre famille. Je n'ai pas compris, alors, que nous bouclions une boucle dans ce quartier de la Cité universitaire où mes grands-parents s'étaient connus à dix-huit ans, mariés, et où leurs enfants avaient grandi. Ce jour-là n'était que cela, un jour dont on aurait tiré le meilleur et qu'on s'empresserait d'oublier.

Une balle en plastique nous a barré la route, un petit gosse de huit ou neuf ans courait derrière et l'a interceptée juste avant qu'elle heurte le fauteuil roulant, en marmottant une excuse. Papounet a souri au gosse et tendu les bras vers le ballon d'un geste qui disait *Envoie*. Madeleine et moi nous sommes regardées : s'il était assez lui-même pour taquiner les enfants, tous les espoirs étaient permis, nous l'aurions

laissé sans broncher faire toutes ces plaisanteries éculées, resservies sous vingt formes différentes, qui nous faisaient habituellement hennir *Papounet, arrête... !* Et nous étions déjà toutes ragaillardies par la fuite que le gosse ne manquerait pas de prendre, par peur de ce vieux monsieur bizarre qui voulait jouer avec lui – c'était dans l'ordre des choses. Mais le gosse est resté planté là, un peu interdit. Il a semblé réfléchir et a lancé le ballon, ses yeux restaient posés sur le fauteuil avec l'innocente curiosité et la douceur des enfants pour les choses qui meurent.

La scène a duré deux secondes à tout casser, mais dans ces deux secondes j'ai eu très froid, et c'est comme ça que j'ai compris.

Deux mois plus tard je suis revenue en urgence, il venait d'être transféré dans un établissement de soins palliatifs. Je suis entrée dans la chambre avec Isidore dans mes bras, la famille gazouillait autour du lit, c'était l'atmosphère tendre et badine qui se développe habituellement auprès des alités. La personne couchée dans le lit, dont ma tante devinait qu'elle souhaitait être relevée un peu, ressemblait à un cadavre qu'on s'acharnait à traiter en vivant. Accroché à la poignée qui pendait au-dessus du lit (accessoire nouveau et abominablement fonctionnel), on aurait dit un homme s'extrayant un court instant de sa noyade, le temps de voir la nouvelle vie arrivée dans cette famille, et à laquelle il cédait la place. J'ai eu envie de hurler en voyant ses bras,

ses joues, les dents mises à nu par le recul des lèvres, comme si dans ce long processus de la mort c'était le visage qui s'enfuyait en premier. Et cette envie de hurler est devenue si forte que dans un ultime combat contre moi-même j'en suis devenue toute souriante, aussi gaie que les autres autour de moi, et j'ai compris que cette gaieté procédait chez eux de la même urgence de se réduire soi-même au silence, mais intérieurement, nous étions tous dans le même placard avec les oreilles bouchées, les yeux fermés, hauts comme trois pommes, tandis qu'une parfaite réplique de nous entrouvrait les persiennes, changeait de chaîne, racontait sa journée, en bref fonctionnait à notre place. La différence, c'est que ma mère, mes oncles, mes tantes, mes sœurs même, avaient déjà des semaines d'abrutissement derrière eux.

J'ai fait le tour du lit pour m'approcher de mon grand-père. Isidore le dévorait des yeux et je vivais dans la hantise qu'il se mette à pleurer. J'ai chantonné, « regarde Isidore, c'est Papounet », Isidore a accueilli ma remarque d'un coup d'œil et s'est aussitôt retourné vers l'homme dans le lit, absorbé dans sa contemplation et dans le grignotage consciencieux d'un biscuit au chocolat. Les lèvres de Papounet ont bougé, j'ai entendu un chuchotement rauque :

« Qu'est-ce qu'il mange ? »

— Oh, un gâteau qu'on a trouvé à la machine à café », je me suis empressée de répondre, très enjouée.

Au mot de *gâteau*, Isidore s'est redressé, il avait compris qu'on parlait du sien, et Papounet lui a demandé « C'est à quoi ? ». Isidore a baissé les yeux sur son gâteau à demi bouloché ; il a eu un instant l'air de se demander comment décrire ça, lui qui savait à peine plus parler que ce monsieur allongé devant lui. À nous, peut-être aurait-il dit *cola*, ou n'importe quel terme véhiculaire, mais, un peu comme si leur absence de langage les rassemblait au sein du même peuple, Isidore s'est penché dans mes bras vers Papounet et lui a tendu son gâteau. C'était un instant de grâce silencieuse, Papounet ne mangeait rien de solide depuis des jours et plus personne ne se battait pour le convaincre de faire un effort, alors de peur qu'Isidore ou lui ne changent d'avis, nous retenions notre souffle. Papounet a ouvert la bouche, laissé Isidore lui glisser le gâteau entre les lèvres, en a prélevé un morceau qu'il a mâché, péniblement, et fini par avaler. Il a tendu les lèvres à sa façon enfantine, comme nous l'avions toujours vu faire, pour recevoir un baiser ; Isidore s'est penché vers lui. J'ai aimé mon fils alors, passionnément. Cette petite bouche rose tendue vers ces lèvres minces, asséchées par la soif et l'incapacité de la soulager, c'est le seul souvenir que j'aimerais garder de tout ça. On a cru que cette bouchée et ce baiser le sauveraient, pendant quelques secondes on a été tous très heureux.

« Comment tu vas, chouchou ? »

À une époque, je me serais attendue à ce que Cecil ne décroche pas en voyant mon nom. Mais j'ai dû tomber sur un de ces moments de désœuvrement où, dans son riche bureau et entre deux patientes, débarrassé de son autorité, il a besoin de se sentir vivant. Comme lorsque j'avais vingt ans, la simple tessiture de cette voix me catapulte dans le jardin où je rase les buissons de lierre, surveillant les ombres qui se dessinent aux fenêtres et qui ont des oreilles.

« Comment il va ? reprend Cecil.

— Oh, pas bien.

— Tu l'as vu quand ?

— Ce matin. Je viens de rentrer, là, mais j'y retourne demain pour dormir avec lui. On a établi un roulement, histoire qu'il ne soit pas tout seul.

— Il est où, déjà ?

— Jeanne-Garnier.

— Je vois où c'est, j'y ai perdu un copain y a deux ans. C'est un très bon établissement.

— Cecil, il faut que tu m'aides.

— Dis-moi.

— Il y a forcément quelque chose qu'on peut faire, mais les docteurs là-bas ne veulent pas entendre parler, c'est pour ça que je t'appelle, je me disais que toi, tu pourrais comprendre.

— Attends, attends, chouchou, ralentis. Qu'est-ce que tu voudrais qu'on fasse ? »

J'entends le couinement du fauteuil de son bureau, Cecil vient de se lever et s'est adossé à la fenêtre, et je reconnais ce ton qu'il emploie, cette maïeutique patiente de médecin.

« Il n'aurait jamais voulu finir de cette manière. Je le sais, il nous l'avait dit, et même s'il ne peut plus parler, je le vois dans ses yeux, je vois qu'il souffre, qu'il en a assez, j'ai essayé d'en toucher un mot aux médecins mais ils font semblant de ne pas comprendre, alors je me suis dit que j'allais te demander, à toi, parce que tu le connais et que tu étais son collègue, et mon ami, et je sais que les docteurs peuvent faire ça, même s'ils n'en parlent pas, je sais qu'ils ne laissent pas leurs amis mourir de cette façon.

— Calme-toi, chérie. Est-ce qu'il vous en a parlé ?

— Il nous en parlait quand il pouvait encore parler, quand il était à Montsouris. Ma grand-mère a essayé d'en discuter avec son ancien collègue, le spécialiste de la douleur, mais il a failli se fâcher, il avait toujours dit qu'il aiderait

Papounet mais il fait le sourd, il doit avoir les boules, il a même engueulé Mamounette.

— Écoute-moi bien, Emma. Tu m'écoutes ?

— Oui.

— Personne, pas même un médecin, ne peut savoir ce qui se passe dans la tête de quelqu'un qui est en train de mourir. Même pas les gens qui aiment cette personne et la connaissent sur le bout des doigts. Tu sais, c'est un processus complexe, la mort. Et ça paraît absolument inhumain à n'importe quel témoin qui doit tenir le coup pour la personne qui meurt. Bien sûr que tu as l'impression qu'il souffre, qu'il n'en peut plus, parce que tu te souviens de ton grand-père en pleine forme, médecin lui-même, et je comprends tout ça très bien, mon cœur. Crois-moi. »

J'ai plaqué le téléphone tellement fort contre mon oreille que c'était comme si Cecil était là, avec moi, sous la pluie.

« Et je connais très bien Jeanne-Garnier. Les gens qui y bossent sont des professionnels, ils sont habitués à la douleur, à la prévenir et à la soulager, parce que leurs patients ne peuvent plus être soignés. Bien sûr que ça te paraît insupportable qu'on laisse ton grand-père dans cet état. C'est ton grand-père, et tu l'aimes très fort. Mais eux sont neutres, ils font ce qui est indiqué pour lui, et ce qui est indiqué, la seule chose qu'on puisse faire, c'est l'empêcher de souffrir. Si les infirmières là-bas détectent le moindre signe de détresse, elles le prennent

immédiatement en charge. Il ne faut pas que tu t'inquiètes.

— Je le vois dans ses yeux, je vois qu'il souffre, peut-être pas physiquement, mais...

— Emma, écoute-moi. Est-ce qu'il vous a dit qu'il avait mal ? Est-ce qu'il a laissé une note écrite disant qu'il ne voulait pas qu'on s'acharne à le garder en vie ?

— Il ne peut plus parler, avant il voulait aller en Suisse mais c'est trop tard, il n'aurait pas le temps d'y arriver. Il ne parle plus mais il nous regarde, et...

— Tu ne peux pas interpréter des regards, parce que ce que tu y apposes, là, c'est ta propre douleur. Il faut que vous arrêtiez de penser à vous. Ce n'est pas lui qui souffre, là. Lui, il ne souffre déjà plus, grâce aux médicaments. C'est vous tous qui souffrez.

— Est-ce que tu peux l'aider ?

— Tu veux dire, t'aider, toi ?

— Non, je veux dire l'aider, *lui*, un ancien collègue. Je sais que ça se fait, en secret, car personne n'a envie de se faire choper, et ça se passe le plus discrètement possible, sans paperasse, pour peu qu'on connaisse le bon docteur. Les médecins ne l'avouent pas, mais ils aident leurs amis – on ne laisse même pas les chiens mourir comme ça.

— Bien sûr que ça arrive, mais c'est extrêmement rare, et tu sais pourquoi ?

— Parce que les médecins sont des lâches ?

— Entre le moment où on te dit qu'il y a des chances pour que tu meures et celui où

tu sais que tu vas mourir, tu changes de dispositions. C'est difficile à comprendre quand ce n'est pas toi, et je ne te dis pas que j'ai la science infuse, parce qu'il y a tellement de choses que les médecins ignorent, mais il y en a une dont je suis sûr, et je voudrais que tu m'écoutes, Emma.

— Je t'écoute.

— On sait qu'il ne souffre pas, et c'est le principal, même si assister à ces moments est intolérable pour vous, mais qui vous dit qu'il n'est pas heureux de vous voir tous les jours et aussi la nuit, allongés à côté de lui ? Tout le monde n'a pas comme lui cette famille incroyable, qui l'aime plus que tout. Si tu me disais qu'il était dans un hospice affreux, en train de mourir seul, ça ne serait pas la même conversation – encore que. Écoute-moi, chérie.

— Quoi ?

— Il ne faut pas que tu sois triste.

— Comment je pourrais ne pas être triste ?

— Comme ça. Je t'assure. Arrête, arrête juste d'être triste. Ce n'est pas aussi dur que tu le penses.

— C'est sûr que c'est facile à dire pour toi, qu'est-ce que ça peut bien te foutre ? »

La vérité, telle que je la conçois, c'est que Cecil pensait s'offrir, en prenant cet appel, un petit quart d'heure de flirt sans engagement. Et voilà que j'embarrasse sa sérénité de médecin riche et heureux, plein de vie, avec ma tristesse qu'il ne peut pas soulager. Mais je n'ai rien d'autre que lui : ma soirée c'est, au choix, la

belle indifférence professionnelle de Cecil ou ma famille gonflée de chagrin, épuisée, évoluant, hébétée, au milieu de cette horreur qu'on n'avait jamais imaginée.

« Mais tu ne seras pas triste pour toujours. Petit à petit, ça ne prendra plus toute la place, et tu ne te souviendras que des bons moments. Pour l'instant, il faut que tu t'oublies et que tu ne penses qu'à ton grand-père, à la joie que vous lui faites en restant près de lui. Pense aux gens qui meurent seuls, en ayant mal et peur. »

La douceur des larmes qui roulent à toute vitesse sur mes joues puis dans mon col roulé m'amollit.

« Tu ne voudrais pas venir me voir demain, quand j'y serai ?

— C'est sur mon chemin. Bien sûr que je viendrai te voir, à quelle heure ?

— Viens vers vingt et une heures. Je sortirai un petit moment pendant qu'il dort.

— Bonne idée, chouchou. À demain. »

Cecil est médecin, les corps en souffrance ne lui évoquent plus rien, à part des solutions pragmatiques et un haussement d'épaules lorsqu'il n'y a justement plus de solutions. La puérilité du deuil, qui est un processus humain fondamental, lui inspire l'urgence d'endiguer mes larmes, dont il ne sait quoi faire ; c'était ça le principal, que j'arrête de pleurer. Le reste, ça viendrait tout seul.

Le lendemain, j'ai remplacé mon oncle auprès de Papounet. Tous les jours il prenait son vélo électrique pour venir de Nogent-sur-Marne jusqu'au XV^e ; son bureau étant à trois kilomètres de Jeanne-Garnier, il opérait de constants allers-retours, utilisant jusqu'à sa pause déjeuner pour relever l'un de nous de ses fonctions. Cette grande gueule, qui nous terrifiait mes sœurs et moi lorsque nous étions petites par ses incessantes taquineries et les bagarres dans la piscine où nous manquions nous noyer, se montrait brusquement d'une douceur dont je ne savais que faire. On est sortis dans le jardin où se promenaient à tout petits pas des gens occupés à mourir, dont nous détournions les yeux. Il nous a acheté un café à la machine ; la nuit s'était bien passée, enfin, aussi bien que possible, est-ce que j'avais une cigarette pour lui ? Je n'ai jamais vu mon oncle pleurer, et je n'aurais jamais eu l'idée de le prendre dans mes bras ou de lui

demander « Comment ça va, toi ? ». Même dans ce drame qui nous rassemblait, je ne trouvais rien de plus à lui dire que d'habitude, rien de gai ou de distrayant en tout cas, et faute de mieux je me suis intéressée aux plans de construction d'une maison qu'il rénouvait pour un client. Ulf fumait à toute vitesse, a rallumé une Lucky au cul de la précédente. Vu ce qu'il nous tapait comme clopes il aurait pu s'acheter directement un paquet, mais je n'avais aucun autre moyen de lui communiquer mon soutien, toute ma tendresse maladroite tenait dans ce paquet que j'ouvrais et refermais, désespérée de ne pas pouvoir les lui donner toutes en même temps.

Ulf a dû retourner bosser.

« Qui dort là ce soir ?

— Jeanne, je crois. Ou bien Madeleine.

— Ah bon. Je croyais que c'était ton tour.

— J'ai un rendez-vous cette après-midi, pour mon livre. Je reste jusqu'à seize heures, et puis quelqu'un prend le relais. »

Ulf est parti, je suis restée un peu dans le jardin. J'y serais restée toute la journée – c'était la première fois que j'étais seule avec Papounet depuis le début et le silence de sa chambre me terrifiait.

À Jeanne-Garnier les infirmières ressemblaient à celles que je croisais, petite, lors des visites dominicales de mon grand-père chirurgien : elles faisaient des blagues, elles chantaient en ouvrant les fenêtres. La différence ici, c'est qu'elles le faisaient doucement, à voix

basse, et que les malades ne riaient pas à leurs plaisanteries. On les entendait entrer mais pas sortir. Soudain la chambre sentait meilleur, le plateau-repas intact avait disparu.

Il y en avait une, en particulier, une Martiniquaise qui me rappelait les ATSEM de ma maternelle, c'était comme si je l'avais toujours connue. Ce matin-là, alors que je venais de remonter pour m'asseoir à côté de Papounet, que j'hésitais sur la marche à suivre : fallait-il lui prendre la main (mais s'il dormait cela risquait de le réveiller), pouvais-je m'occuper de mon manuscrit (mais s'il se réveillait, je lui donnerais l'impression affreuse d'occuper un temps perdu), elle est entrée dans la chambre, elle a souri, elle a dit « Bonjour, monsieur Blanchard ». J'ai dit bonjour de la tête, j'ai attrapé la main de mon grand-père, pour faire oublier celle qui était posée sur mon livre. Papounet a ouvert les yeux, l'infirmière est venue vérifier quelque chose, je ne sais plus quoi, elle a écarté les rideaux pour faire entrer un peu de soleil et puis elle a regardé mon grand-père et elle a souri, et elle a dit, je m'en souviens très bien, tout comme de ce sourire qu'elle avait :

« C'est votre petite-fille ? »

Papounet a fait un micromouvement qui voulait dire oui, et elle a repris en lui frottant l'avant-bras :

« Ah, c'est bien, ça. C'est ça le bonheur, pas vrai, monsieur Blanchard ? C'est ça, le bonheur. Eh oui. »

Une partie de moi sur le moment a pensé que le bonheur c'était de pouvoir marcher et parler et avaler quelque chose et boire aussi, et tenir son arrière-petit-fils dans ses bras et pouvoir chier sans l'aide de personne, mais en même temps je savais qu'elle avait raison, ces quelques mots c'était la chose la plus gentille et la plus vraie que j'avais jamais entendue. Alors j'ai prétexté un besoin urgent, j'ai avalé les couloirs en me tenant le bas du visage, comme si ma raison risquait de s'enfuir par le trou béant de la bouche. J'avais une envie affreuse de fumer, de tendresse, de silence, j'aurais tué pour sentir des bras se refermer autour de moi, les bras de n'importe qui.

Lorsque Madeleine est arrivée, l'une de nous a proposé qu'on aille fumer un joint au jardin. Notre grand-père somnolait, elle et moi avons probablement échangé un de ces rapides haussements de sourcils que nous utilisions pour quitter en chœur la table du dîner – déjà, à l'époque. Papounet a articulé, soufflé, « Vous allez où ? ». J'ai pris sa main pour lui dire que nous allions chercher un café, le cœur déchiré par mon mensonge. Papounet a indiqué, d'un signe du menton, qu'il y avait du café dans le couloir, une carafe régulièrement remplie par les visiteurs. Madeleine et moi nous sommes regardées et, parce que je me connais, parce que je sais ma lâcheté et ma faiblesse et ma cruauté et mon infamie, je tiens à dire que c'est

moi qui ai répondu qu'on allait en bas parce que le café de la machine était meilleur.

Je savais ce que je faisais en lui parlant de meilleur café. Papounet ne mangeait plus, parce qu'il était incapable de boire il fallait lui passer sur les lèvres, régulièrement, des cotons-tiges imbibés d'eau, mais il aimait encore le café. Des gobelets à peine touchés s'empilaient sur sa table de nuit, il y trempait juste le bec mais l'odeur lui plaisait, peut-être parce que c'était la seule odeur normale, ici. Ses yeux se sont allumés. Je savais qu'il nous laisserait partir, et qu'il y avait des chances pour qu'il se rendorme et qu'il oublie et qu'on revienne défoncées dans la plus paisible des indifférences.

Madeleine et moi sommes sorties. Il s'agissait de ne pas se faire prendre en flagrant délit, et nous avons déniché un banc, tout au fond, émergeant d'un massif de résédas. Madeleine a roulé prestement, en habituée des joints clandestins à dix pas des parents. La fumée lourde et âcre s'est élevée paresseusement au-dessus de nos têtes. Je n'arrive pas à me souvenir de quoi on a bien pu parler ; il me semble impossible que nous ayons parlé d'autre chose que de cette horreur assise là, en travers de notre vie. Je ne dirais pas qu'on avait besoin de fumer pour métaboliser, nous fumions tout le temps. Mais quand ce souvenir me paraît indécent, je me dis que s'il y avait bien une raison valable de se droguer, c'était pendant ce mois de mai, à Jeanne-Garnier. Lorsqu'on fumait le jardin devenait joli, on se mettait à remarquer le

soleil, le bourdonnement des abeilles et l'odeur des chèvrefeuilles. Ça paraissait presque paisible, l'idée de mourir dans un cadre pareil. Quelque chose se desserrait.

Alors on est restées longtemps, presque une heure. C'est en pénétrant dans l'hôpital, en sentant le désinfectant et la cantine, qu'on a pris conscience des minutes écoulées, et du mauvais prétexte. Sans se concerter on a marché plus vite, on est entrées dans la chambre avec l'air exagérément digne des gens qui viennent de se défoncer la gueule. Nous pensions que Papounet se serait endormi, c'était devenu son occupation principale, mais, comme par un coup du sort, il était assis dans son lit, soutenu par une infirmière qui venait de lui déposer un gobelet de café sur son plateau et qui, en nous voyant arriver, a articulé pour lui :

« Elles sont là, monsieur Blanchard, vous voyez, elles étaient sorties prendre l'air !

— Tout va bien, Papounet ? La machine était en panne, on a cherché mais y en avait pas d'autre.

(Moi, sans l'ombre d'un doute.)

— Tout va bien, je lui ai apporté un café, nous a dit l'infirmière, mais il se demandait où vous étiez passées. »

Il me semblait qu'elle nous avait percées à jour, et son sourcil haussé avait l'air de dire *Comment osez-vous.*

« On est là », a dit Madeleine en prenant la main de Papounet, et nous avons échangé

toutes les deux un regard qui disait *Ça, on s'en voudra toute notre vie.*

L'après-midi j'ai calé un café avec mon vieil ami Gaspard derrière le rendez-vous professionnel qui était, effectivement, ma bonne raison de m'enfuir. C'était la fin du printemps ; la chaleur, la beauté des rues me paraissaient obscènes, Paris avait l'air d'une reconstitution. J'écoutais *Monolith* de T. Rex en boucle, mais je n'avais rien à mettre dans le tableau vivant qu'était habituellement cette chanson pour moi, aucun fantasme divertissant, aucune pensée heureuse.

Lorsque j'ai commencé à déballer mon histoire, que mon menton s'est malgré moi mis à trembler, Gaspard a posé sa grosse patte sur mon épaule : « Allons... ! *Life goes on !* »

C'était justement bien ça le problème, la vie allait continuer, sans lui. C'était cette affreuse banalité qui me préoccupait. Ce *Life goes on* m'a coupé la chique. On a parlé de mon dernier roman, en m'entendant changer de sujet, Gaspard a fait preuve d'un peu trop d'enthousiasme et il a roulé un second joint. J'aurais pu parler de catéchisme, de plomberie, tout aurait été plus confortable qu'un grand-père qui meurt, situation que tout le monde s'accorde à trouver normale, au point que, c'est vrai, on serait malavisé de s'en accabler outre mesure. Cela redéfinissait le statut de Gaspard, je me suis promis de lui en vouloir plus tard ; je n'y suis pas encore arrivée, et je

suppose que ces quelques lignes constituent ma seule vengeance.

C'est en rentrant de chez lui que je me suis affalée sur le canapé et que j'ai regardé un film de son ami Vincent. Je le connaissais de nom, comme absolument toute la population française, mais c'était la première fois que je me confrontais à son œuvre. La télécommande était trop loin, et à ce moment précis l'histoire que racontait le film, à savoir la vie quotidienne d'un ancien espion de la Stasi, m'intéressait si peu que c'en était rafraîchissant. Au bout d'une dizaine de minutes, j'ai été happée. Les commentaires de Vincent, en voix off, étaient si drôles, si intelligents, que j'en oubliais Jeanne-Garnier. Le film fini, je me suis empressée de chercher sa filmographie sur Google, comme si, le salut étant venu une fois de Vincent, ne pouvait plus désormais venir que de lui. Mes intérêts sont devenus monochromes, il y avait Papounet, il y avait Isidore qui m'en distrayait de force, et désormais il y avait Vincent, lorsque Isidore en dormant m'abandonnait. C'est aussi grâce à Vincent que j'ai pardonné à Gaspard son *Life goes on* : je n'avais pas besoin de cette rancune en plus, j'étais contente qu'il ait, dans son entourage, un ami aussi intéressant. Quelques semaines plus tard, lorsque j'aurais ingurgité la quasi-totalité de la filmographie de Vincent et manifesté l'intention de lui témoigner mon admiration, Gaspard se ferait pardonner son maigre texto

de condoléances en me donnant l'adresse de son meilleur copain, pour que je lui écrive.

C'est dans une longue lettre, écrite à Berlin quand tout a été fini, que j'ai parlé à Vincent du visage de mon grand-père et de comment ses films avaient éloigné à maintes reprises ce souvenir de mon champ de vision. Je lui ai dit ce que je n'avais jamais dit à personne jusqu'à présent, à savoir qu'en rentrant chez moi après ma première visite à Jeanne-Garnier, j'avais dormi avec la lumière du couloir allumée parce que je savais que dans le noir apparaîtraient ce visage, ces lèvres retroussées sur ces dents, ces grimaces de douleur qui le faisaient ressembler à un vieux chien, et que j'en avais peur. Je devais à mon grand-père chirurgien de regarder son corps sans dégoût, sans trembler, mais mon grand-père me faisait peur, et j'ai dormi longtemps avec la lumière pour ne pas voir ce visage, et la poignée au dessus de son lit, et la honte, mon Dieu, la terrible honte que j'avais de moi.

Tous les deux ans, je prends avec Cecil la température de mon état mental. Si j'exprime des velléités de le voir, c'est signe que je déprime. Si j'en arrive vraiment à le voir, c'est que je ne vais pas bien et qu'il me faut la chaleur superficielle de ses yeux sur moi pour survivre au froid intégral.

Il s'était garé dans l'ombre d'un marronnier, je sentais, à travers la carrosserie, le vieux séducteur jamais trop occupé pour cinq minutes de grivoiseries, corrompant de ses ondes le calme de l'avenue Émile-Zola comme le corium d'un réacteur nucléaire.

« Ça va, mademoiselle ? » C'est ainsi qu'il m'a accueillie, et nul doute à voir son sourire qu'il pensait vraiment sa question, à croire que quatre étages plus haut mon grand-père n'était pas en train de mourir.

Alors j'ai répondu que ça allait, parce que ce soir-là, ça m'allait d'être pour toujours, aux yeux de ce mec, une étudiante sans le

moindre souci. Et parce que ç'aurait été trop long, trop douloureux de lui expliquer ce que c'était de perdre son grand-père. D'avoir un gosse. De n'être plus amoureuse du père depuis que j'avais aimé un autre type. De me sentir seule, épuisée, à bout de forces. Ç'aurait été trop long, et ça n'intéressait pas Cecil. Il ne faut rien demander à ce mec, à peine d'être divertissant. Parler avec lui, c'est comme être prise dans un manège tournant à pleine vitesse, alors que le type censé surveiller les manettes branlotte son téléphone. Ça ne sert à rien d'essayer d'en placer une, la seule solution c'est de s'asseoir bien au fond de son siège et, au lieu de se battre contre le vertige, de se laisser envahir.

(A posteriori, je me demande si je ne baise pas ce genre de mecs pour qu'ils se taisent, et que je me mette à exister.)

Cecil était excité par l'idée de la publication, quel éditeur, *combien*, mais le roman en tant que tel l'intéressait peu. Que je sois publiée était un rappel régulier, certainement pas assez à son goût, que sans lui je ne serais rien, enfin pas *ça* : pas écrivaine, pas connue, pas talentueuse. Peu importe le thème, tant qu'il se sentait par capillarité ourlé de mon aura sulfureuse. J'étais sa créature crachotant des morceaux de Bataille, disant tout haut ce que lui n'avait jamais osé murmurer. Cecil aurait adoré écrire, mais il était devenu médecin. Il ne se fatiguait pas pour qu'on croie à une seconde vocation éclore et qui l'aurait détourné de

l'écriture, non, c'était clairement pour le fric. Avec le temps j'ai appris à lire entre les lignes. C'était beau *sur moi*, la vocation.

C'était beau, c'était admirable sur les autres, l'astreinte qui ne payait pas les factures, le statut social qui, sans le statut financier allant avec, n'était au fond qu'un fardeau, la solitude, les humeurs sombres, l'espérance de vie moindre, il faut bien le dire, par rapport à celle d'un chirurgien esthétique résidant rue de Passy. Ça vous faisait une maîtresse intéressante. Pas le genre qu'on présentait à ses amis. Pas le genre qu'on consolait d'un rendez-vous manqué avec un bijou, ou qu'on avait au moins la décence d'écouter quand elle parlait, mais pour un petit coup pas compliqué dans la voiture de fonction, ça marchait très bien.

Et puis il n'était pas très à l'aise avec le bordel. Ça me faisait un peu de peine pour lui, que le thème l'amène aux limites de son personnage. Je lui avais fait la politesse de ne pas décrire, dans mon livre, ses glapissements et sa franche désapprobation lorsque je lui avais parlé de mon projet. Ça ne m'avait pas étonnée un instant, pas même déçue. Cecil, c'est le genre qui s'estime au-dessus du fait de payer une femme, alors que c'est précisément avec les mecs de son genre qu'on se demande, une fois qu'ils se sont cassés, ce qu'on a gagné avec cette étreinte. Sa créature lui échappait. Tant que je baisais sagement des imbéciles pour pas un centime, ça restait drôle : j'étais une aventurière, j'étais ce qu'il avait été un jour, il y a

longtemps. Il n'écoutait que ce qui le concernait, donc ce que j'étais hors de son regard ne le concernait pas. Quand j'étais devenue pute, c'est Cecil qui était passé à la caisse avant les autres, pour les autres. Enfin, putain, enfin... ! Enfin un salaire pour me laisser remplir la tête de tes conneries, pour te voir disparaître aussitôt que tu as joui et ravivé ton ego à la chaleur de mon amour, enfin une récompense pour ces mensonges et ces doigts dans le cul même pas annoncés, les mâchoires contractées et les mains serrant le cou trop fort, pour les cheveux tirés, les fantasmes dégradants et les promesses censées annuler tout le reste. C'était Cecil derrière cette farandole de mecs, et peut-être qu'il l'avait senti, que c'était pour ça qu'il ne me demandait rien, peut-être qu'il était moins con que ce que je pensais, en tout cas suffisamment fin pour sentir que toute cette mascarade, qui le dépassait, dégageait des effluves d'emmerdes à venir.

Quoique. Dix ans et trois livres plus tard, Cecil n'avait toujours pas compris, par exemple, que si je ne le regardais jamais dans les yeux, ce n'était plus parce qu'il m'intimidait, mais parce que j'avais peur qu'il sente ma déception. J'ai pris l'habitude de les regarder tous par en dessous lorsqu'ils me plaisent, pour entretenir cette illusion de puissance qui leur est si chère. Parce qu'ils aiment ça, et qu'ils ont l'impression que je leur concède par là beaucoup plus que ce qu'ils obtiennent vraiment. Elles sont faciles, et naturelles, ces allures de chatte, elles



13876

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 16 juillet 2023

Dépôt légal juillet 2023
EAN 9782290382363
OTP L21EPLN003403-549734

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion